

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 39 [i.e. 40]

Artikel: Notes d'un touriste : au rassemblement de troupes de 1878
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

s'éveille et regarde autour de lui ; il voit un attroupement d'une cinquantaine de *Lutécien*s, dont les figures sympathiques portent le cachet de cette souriante bienveillance qui est le côté caractéristique de cette aimable race. Instinctivement et sans se rendre compte exactement de la situation, il tappe de sa canne sur le dos du cocher. Ce dernier s'éveille en sursaut, lève à son tour le sceptre ; le cheval se réveille et tout le système reprend vie et mouvement et se dirige vers de nouvelles destinées.

Nous avons pensé que l'aventure était assez jolie pour intéresser les lecteurs du *Conteur vaudois*. Si ces lignes parviennent à l'homme distingué qui en est le héros, nous espérons qu'il ne nous en voudra pas d'avoir livré l'historiette au public. Ceux qui passent leur temps et souvent leurs nuits aux choses utiles ont le droit de s'endormir parfois en plein jour et dans des situations anormales. Napoléon s'est bien endormi sur une chaise à Austerlitz, sans que sa réputation en ait été sérieusement atteinte.

Notes d'un touriste

au rassemblement de troupes de 1878.

FRIBOURG, samedi soir, 14 septembre.

J'arrive par le dernier train, l'élément militaire domine à la gare. Les rues retentissent sous les lourds fourgons d'approvisionnement ; sur « Les Places, » un camp de tentes et un parc de voitures à fourrages ; des soldats attardés ou en permission se glissent le long des trottoirs. Un vaste drapeau fédéral arboré au balcon de l'hôtel de Fribourg indique le quartier-général.

J'entre et j'ose demander une chambre. Les garçons, qui ne me connaissent pas, se regardent en souriant : tout est bondé de la cave au grenier, on a mis des lits au salon. Je demande qu'on m'en dresse un dans le vestibule, lorsque l'excellent Monney accourt et me case, moi quatre-vingt-quinzième, dans la chambre qu'un brillant adjudant a laissée vacante au 3^e étage.

Je descends dans la salle à manger. L'état-major y soupe, y boit ou y fume. Voici le chef du département militaire, toujours silencieux et dont la belle tête semble chargée de nuages ; à ses côtés, les juges du camp qui causent entr'eux ; c'est le divisionnaire Alphonse Plyffer, le savant et gracieux colonel d'état-major de Sinner, et l'instructeur-chef de l'artillerie, dont le front rougissant a été ceint du triple galon avant sa trente-cinquième année. Plus loin, un groupe de *non-combattants*, que préside le grand-juge Rambert, a pris position devant un mamelon de bouteilles de Bourgogne, et les éclats de rires se mêlent agréablement au bruit des verres. Pour le moment, on propose des charades ; on y appelle l'aubergiste M. Time. Pourquoi M. Time ? Eh ! parbleu ! parce que *time is Money*.

Le divisionnaire, suivi de son chef d'état-major, de son ingénieur de division et de ses adjudants, fait son entrée. Il trouve pour chacun, même pour les

simples mortels, un mot aimable ou une poignée de main.

J'avale une tasse de thé en contemplant avec respect cet appareil militaire et je regagne ma chambre, dont j'ai d'ailleurs oublié le numéro.

Sur le seuil du 42 une paire de souliers mignons, mordorés, découverts, à rosettes, me tire d'embaras. J'entre donc au 41. A peine ai-je allumé ma bougie et étalé sur ma table la carte des manœuvres qu'un bruit léger vient frapper mon oreille : « Capitaine, murmure une voix très féminine à la porte de communication, déjà rentré, capitaine ! »

J'ai bien été capitaine, si je ne le suis plus ; à toute rigueur cet appel plein de sollicitude pourrait s'adresser à moi. Mais je n'ai pas la fatuité de croire que les mignonnes pantoufles à rosettes aient pris un intérêt aussi subit à ma personne, et je crois loyal de faire cesser promptement ce quiproquo. D'une voix sépulcrale j'entonne le premier verset du choral de Luther. Et tout rentre dans le silence.

Cutterwyl, dimanche, 10 heures. — Un train interminable nous a déposés à Grolley. Nous passons devant Rosière, la splendide villa du comte de Diesbach, où l'état-major de la III^e brigade a sagement pendu la crémaillère. A ce sujet, on me raconte une charmante anecdote, souvenir d'un rassemblement précédent. Un état-major recevait déjà l'hospitalité à Rosière, et, coïncidence singulière, l'un des officiers supérieurs, vétéran de 1847, y avait passé quelques jours pendant la campagne du Sonderbund. Un soir, à dîner, l'amphytrion présente à ses hôtes quelques bouteilles poudreuses : Voici, leur dit-il, un vin de Sauterne unique, et je puis affirmer que vous n'en avez jamais goûté de pareil : il sort des caves du roi de France, qui en fit cadeau à mon père. — L'officier supérieur goûte le vin, le trouve excellent. Et pourtant, dit-il en reposant son verre, j'en ai déjà bu d'aussi bon, quoique un peu moins vieux. — Impossible, mon cher colonel. — Permettez-moi d'insister ; c'était en 1847, je logeais déjà ici, vous n'y étiez pas, il est vrai, pour nous faire les honneurs de la maison, mais nous avons su trouver les clefs de la cave et, ma foi, notre bonne étoile nous avait fait mettre la main sur le Sauterne de Charles X. — Un léger froid, dit-on, suivit cette confession un peu... prussienne.

La division est réunie — sauf les armes spéciales qui n'arrivent qu'à midi — dans ses places d'inspection au nord de Cutterwyl. Les services divins ont commencé : catholique, protestant allemand, protestant français. Les non pratiquants — car on n'a contraint personne — restent au pied des faisceaux. Le culte catholique est le plus fréquenté ; des protestants et les curieux s'y rendent en grand nombre et chacun s'en retourne sous le charme de la prédication du chanoine Schneuwly. Décidément le Kulturkampf tire à sa fin.

Déjeuner d'officiers dans le verger de Cutterwyl. Beaucoup d'affamés et peu d'élus. Quelques dames dont les toilettes fraîches et claires jettent une note

gaie sur les uniformes sombres. Une fanfare retentit dans un chemin creux ; tout le monde y court, c'est la brigade d'artillerie qui arrive. Nouvelle fanfare, nouveau mouvement. Cette fois c'est le régiment de dragons, le colonel Boiceau en tête ; l'un et l'autre ont fort bon air. On applaudit les dragons qui paraissent apprécier fort leur petit succès.

Il est une heure, les rangs se forment, la cavalerie en première ligne, puis l'infanterie en colonnes doubles, l'artillerie et le génie en troisième ligne. Le tout en bon ordre. Malheureusement le terrain est coupé de pentes et de contre-pentes ; de nulle part on n'a un coup d'œil d'ensemble.

Tout à coup l'épais cordon de spectateurs se rompt sur un point. C'est l'inspecteur, suivi d'un nombreux état-major, qui débouche. Il parcourt les lignes au galop. Pour le public qui voit peu et pour le soldat qui est l'arme en parade c'est un peu long. L'inspection est terminée. Le colonel Scherer se place dans un bas-fond et le défilé commence sur un terrain en pente. La cavalerie passe au trot, puis viennent les carabiniers dans un ordre parfait, puis l'infanterie, le 8^e régiment en tête, puis l'artillerie. Bravo pour l'artillerie ! voici le train, enfin les ambulances. L'inspecteur s'éloigne au galop, la foule envahit le champ d'inspection et l'on entend longtemps encore au loin les tambours et les fanfares des différents corps qui regagnent, sans s'arrêter, leurs cantonnements.

Lundi 16 septembre.

Cordast, 9 heures. — Je suis parti seul de Fribourg pour me rendre à Laupen. Dès Granges-Pacot je vais droit devant moi, à travers champs, laissant à mon cheval le choix des sentiers qu'il préfère. Nous grimpons à Breilles, et après avoir traversé une belle et silencieuse forêt de sapins, je tombe à Cordast, au beau milieu du régiment de cavalerie au repos dans un verger. Les chevaux sont entravés sur trois rangs. Le colonel, assis sur une selle et la carte déployée devant lui, donne à ses cadres une leçon de géographie pratique et leur distribue les ordres pour la journée. Un escadron part aux avant-postes ; le reste du régiment est en réserve. On me présente au corps d'officiers. Bons soldats et aimables compagnons ; des officiers de cavalerie en un mot. Mais c'est l'heure de déjeuner. Chacun vide ses poches ; qui y trouve un pain, qui un saucisson, qui une bouteille de Porto ; cet excellent M. Time a fourré dans ma sacoche un poulet gras, le chef d'escadron L. D. exhibe glorieusement un téttras rôti que Serve pourrait, sans *cuir* cette fois, appeler un coq de *Gruyère*. Le docteur du régiment — et quel docteur ! je vous le recommande — sort les outils voulus de sa trousse et dissèque.

Mais les chevaux s'impatientent et tirent au renard, le colonel regarde à sa montre : Garde à vous pour monter à cheval ! L'escadron s'ébranle. Je serre la main à mes amis d'une heure et je continue.

Cormondes, midi. — Un joli petit trou de village que la carte fédérale s'obstine à appeler Gurmélz.

L'état-major de la brigade Bonnard, les larmes aux yeux, vient d'y établir son quartier-général. Adieu les jours gras de Rosière ! Une batterie d'artillerie est au repos dans un champ. Le divisionnaire s'est arrêté devant l'auberge, allant aux avant-postes avec son état-major et les officiers étrangers. La curiosité des Cormondoises hésite et flotte entre le casque de l'attaché militaire allemand, capitaine de Reuthe-Fink, et les uniformes brillants des envoyés français. Incident : le cheval du divisionnaire vient de se planter deux pouces de clou dans le sabot. La course aux avant-postes devient impossible. Les officiers français seuls persistent et ils veulent bien m'accepter comme compagnon.

Nous chevauchons à travers le Laupen-Wald et bientôt nous voici au bord du ravin encaissé au fond duquel coule la Sarine. Sur la rive opposée, Laupen et son vieux château pittoresque. Nous longeons la colline jusqu'à Kriechenvyl, où le lieutenant-colonel Bovet a placé ses avant-postes, puis nous descendons au bord de la rivière. Les pontonniers, en bras de chemise et tête nue, déchargent leur matériel à l'abri d'un rideau de vieux saules. Nous prenons plaisir à regarder quelques instants ces robustes travailleurs.

Passage de la Sarine sur un pont couvert dont l'architecture massive fait l'étonnement des officiers français. Nous nous arrêtons à Laupen, à l'Ours, en plein quartier ennemi. Le lieutenant-colonel Gaillet et son volumineux adjudant, et le commandant du 3^e bataillon de carabiniers nous font les honneurs de leur domicile et nous proposent un Cortaillod merveilleux.

Trois ravissantes mädeli à la blanche chemisette et au corsage de velours, rehaussé par des chaînes d'argent, remplissent nos verres. Ce nouveau spécimen de l'architecture bernoise paraît vivement apprécié dans les rangs de l'armée française. Mais voilà 4 heures qui sonnent :

Il faut partir, mes vieux compagnons d'armes.

Villars-les-Moines. — O sécularisation ! que ton aiguillon est doux ! Un vieux couvent et son église transformés en château, un jardin semé d'arbustes rares et de corbeilles de fleurs éclatantes, le tout au milieu d'un vaste parc enclos de murailles. Voilà le quartier qu'une dislocation intelligente nous a assigné pour la nuit.

Sur le seuil, la plus gracieuse des châtelaines nous accueille avec un sourire et en personne nous assigne nos logements. Je reçois en partage une cellule taillée dans les voûtes de l'église et éclairée par une rosace multicolore. Dans la cellule voisine et pareille, je trouve le colonel L. V. en contemplation devant son lit, édifice en bois sculpté, aux colonnes torsées, dressé au milieu de sa chambre, et qui lui rappelle vaguement le monument de Scaliger.

A 6 $\frac{1}{2}$ h., le dîner. Nous ne sommes pas les seuls hôtes de M. et M^{me} de G. L'état-major du régiment de cavalerie et l'un des adjudants de la division ont planté leur tente dans cette Canaan. Les chefs d'escadron de R. et de D., venus au rapport auprès de

leur chef, égaient notre réunion et contribuent à nous faire passer un soirée charmante.

(A suivre.)

Onna tenàblia dé municipalità.

La municipalità dè V..., dâo coté dè La Couta, s'étâi asseimbiâie on dzo po savâi s'on volliâvé fêrè dâi reparachons âo for dè coumon. Cé for avâi dza bin tant coue et recoue dè tâtrès, dè coucons, dè pliata et autro z'affêrès, que coumeincivè à êtrè use. Lè pierrès dè la voûta vegnont quasi avau et clliâo dâo pliansi étiont totè greboluès. L'est veré qu'on lâi mettâi assebin lè bliessons po ein fêrè dâi chetserons, que tot cein l'avâi usâ à tsavon, sein comptâ lè bâtons d'épenès et lo boû qu'on met âo coutset dâi lottès, qu'on lâi mettâi assebin couâirè, po lo poâi pliouma.

Lè fennès djurâvont après, po cein que lè taillî, mémameint clliâo âi grâobons, étiont adé garnis dè tserbons pè dézo, qu'on ne sè regalâvé pas tant quand l'est qu'on cein coussivè et que faillâi re-cratchi tota la mooce po doutâ clliâ coffiâ. Et lè pans! lè faillâi rabottâ po lè poâi medzi et pi que l'étiont adé tot ein eimbougnires po cein que s'apedzivant lè z'ons contrè lè z'autro, rappoo à la molasse qu'étâi plieinna dè pecheints crâo, que la pâta lâi sè fourrâvé dè ti lè cotés, que lè pans s'allietâvont et que lo fornâi avâi prâo mau po lè débougnî avoué son grand crotset. Tot cein n'étâi pas la fauta dâo fornâi, kâ quand l'avâi etsâodâ l'avâi bio passâ lo râclliô, laissivè la mâiti dè la brasetta eintrè-mi lè pierrès, et l'écové lâi fasâi pas mé què dè soclliâ dedein, que lo for resseimbiâvé à n'on vretâblio chindri et faut pas êtrè mau l'ébâyâi se lo pan étâi dinsé tant coffo.

L'est don po savâi s'on volliâvé fêrè refêrè cé for que la municipalità avâi étâ coumandâie et quand l'ein eurent prâo dévesâ, lo syndiquo demandâ à ti lè municipaux se l'étiont d'accœo.

— Et vo, Abran, que fe lo syndiquo à n'on municipau que beinâvé su sa chaula, que n'avâi pas oïu on mot dè cein que l'aviont de et que n'avâi onco rein repondu, et vo, Abran, qu'ein ditè-vo?

— Mè, que repond l'autro ein sè reveilleint et ein sè froteint lè ge, ye dio que du que la Fâny a met dè l'arseni pè lo courti, diabe la taupa qu'on lâi a revu.

C'est le cadet de mes soucis.

(CHANSON)

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Voici quel est mon caractère,
Car, comme un autre, j'ai le mien :
Je suis d'humeur franche et légère,
Et je ne m'affecte de rien ;
La gaité règne sur mon âme ;
Je suis ainsi fait mes amis ;
Et qu'on me vante ou qu'on me blâme,
C'est le cadet de mes soucis.

Lorsqu'un fou, que l'orgueil tourmente,
Brigue les rangs et les faveurs,
Mon âme, paisible et contente,
Fuit les éclats, les vains honneurs ;
La fortune est souvent funeste.
Que je puisse, mes bons amis,
Avoir de quoi vivre, le reste
Est le cadet de mes soucis.

Qu'un sot aille dans les gazettes
Critiquer tel peuple, tel roi...
Meurtres, décrets, duels, conquêtes,
N'eurent jamais d'attraits pour moi.
Qu'on se batte en Perse, en Afrique,
Que Pékin soit de mes amis,
Peu m'importe ; la politique
Est le cadet de mes soucis.

Damis est quitté par Adèle ;
Rien n'égale son noir transport ;
Peu s'en faut que pour l'infidèle
Damis ne se donne la mort.
Bien fou qui meurt pour sa maîtresse !
Que la mienne, mes bons amis,
Me conserve ou non sa tendresse,
C'est le cadet de mes soucis.

La vie est un très court passage ;
Mais ainsi l'a voulu le sort.
Si demain finit mon voyage,
Si demain me saisit la mort,
Puisqu'ici-bas nul ne demeure,
Lui dirai-je, mes bons amis,
Partir demain ou dans une heure,
C'est le cadet de mes soucis.

Eugène ROLLANDE.

Le professeur X. se faisait cirer par un décrotteur devant la gare de Lausanne. Il avait plu, et chaque fois qu'un de ses souliers était devenu bien brillant, le professeur, distrait et plongé dans des calculs, le reposait en pleine crotte, pour mettre l'autre sur la sellette. Aussi se voyant toujours un soulier sale, M. X. le remettait machinalement en chantier, et cela menaçait de durer jusqu'à la mort d'un des personnages, quand notre savant fut tiré de sa préoccupation par la voix du malheureux *cormoran*, qui disait :

Mais, Monsieur, voici le trente-troisième pied que vous me faites cirer !

Un des membres les plus distingués de l'Académie des sciences de Paris, M. de Luca, s'occupe, depuis quelque temps, de peser les os de différentes parties du corps de l'homme et des animaux.

Il pèse chacun des os du squelette, il en compare le poids et arrive à des conclusions assez curieuses, à celle-ci, par exemple, que les os du côté droit pèsent plus que les os correspondants du côté gauche ; la différence est d'environ 3 pour 100.

Ainsi une femme est plus légère du côté gauche que du côté droit. Nous nous en étions toujours douté, mais nous ne savions pas que la différence fût de 3 %. Grâce au savant académicien, nous voilà fixé.

L. MONNET.